

Dickson, Paul (1990) *What Do You Call a Person From ...? A Dictionary of Resident Names*. New York/Oxford/Sydney, Facts on File, 161 p.

Jean-Yves Dugas

Volume 35, numéro 96, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022231ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022231ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dugas, J.-Y. (1991). Compte rendu de [Dickson, Paul (1990) *What Do You Call a Person From ...? A Dictionary of Resident Names*. New York/Oxford/Sydney, Facts on File, 161 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 35(96), 623–626.
<https://doi.org/10.7202/022231ar>

DICKSON, Paul (1990) *What Do You Call a Person From...? A Dictionary of Resident Names*. New York/Oxford/Sydney, Facts on File, 161 p.

Si le domaine de la dérivation des noms de lieux a connu, au Québec, un bouillonnement considérable au cours des dix dernières années, notamment en ce qui a trait aux gentilés ou noms collectifs des habitants d'un lieu, il n'en va pas de même dans le monde anglophone tout particulièrement. En effet, les publications américaines et canadiennes d'envergure en onomastique se font si rares qu'il faut saluer hautement la parution de ce modeste ouvrage de Paul Dickson, un onomasticien américain qui retrace ici quelque 600 formes dérivées de noms de lieux, gentilés ou adjectifs géographiques.

Dans une brève introduction, il rappelle les travaux importants des Henry Louis Mencken, George R. Stewart Jr et Allen Walker Read dans le domaine de la gentilistique et souligne la nécessité de disposer d'une vaste collection de noms d'habitants, lesquels constituent un apport patrimonial significatif à la communauté concernée et témoignent des générations passées ainsi identifiées ou qui ont contribué à la création de leur dénomination collective.

L'auteur consacre quelques pages à la panoplie des termes qui ont été avancés pour coiffer la notion de nom d'habitant, comme *domunym*, *ethnic*, *ethnonym*, *gentilé*, *gentilitial (name)*, *hailfrom*, *locunym*, *patrial*, *urbanym* et opte pour le vocable *demonym*. Tiré du grec *demo*s, «peuple, population» et du suffixe *-onumos*, de *onoma*, «nom», ce terme convient bien à l'expression des syntagmes *nom des habitants*, *des citoyens*, *des résidents de...* et demeure un excellent équivalent anglais technique au non moins savant terme français *gentilé*. En outre, par extension, il désigne l'adjectif géographique qui, dans la plupart des cas, est le même que le substantif (Acadian, Dallasite, Malouin, Transkeian) ou parfois peut en différer (Burundian/Burundi, Dane/Danish, Liechtensteiner/Liechtenstein, Ozarker/Ozarkian).

Les critères d'inclusion d'une forme reposent d'abord sur le fait qu'elle concerne les grandes nations, les principaux peuples, les villes importantes du monde, les États américains et les provinces canadiennes, ensuite qu'elle suscite des problèmes de dérivation morphologique en dépit de la taille du lieu concerné — les îles Pitcairn, Y (France) et les îles Yap (Micronésie) étant respectivement habitées par les Pitcairners, les Ypsiloniens ou Yaciens et les Yapese. Toutefois, et fort heureusement, Dickson ne s'en est pas tenu rigoureusement à ces balises dans sa sélection, de telle sorte qu'il fournit une panoplie de blasons ou surnoms collectifs d'habitants (Herring Chokers pour les Néo-Brunswickois, Pilltowners pour les Hollywoodiens, Zonies pour les Arizoniens, etc.), de termes génériques comme *countian* (résident d'un comté), *exurbanite* (banlieusard), *islander* (insulaire), *native* (personne originaire de...), *urbanite* (citadin), etc. Qui plus est, la curiosité dicksonienne nous donne droit à Fenwayite, amateur de baseball fréquentant le stade Fenway Park de Boston, à Aggie, étudiant ou gradué de la Texas A & M

University, à Saint Grottelexers, étudiants ou gradués des écoles Groton, St. Mark's, St. Paul's, St. George's et Middlesex, ou à d'autres curiosités péri-gentiléennes *ejusdem farinae*. Enfin, il consigne les dérivés relatifs aux planètes, aux parties de la Terre, à certaines divisions de l'univers, etc.

La structure générale du livre épouse celle, classique, des ouvrages lexicographiques, c'est-à-dire que chaque nom de lieu traité fait l'objet d'une entrée et toutes les rubriques sont classées suivant l'ordre alphabétique. Pour les dérivés qui s'éloignent de la graphie du toponyme souche, l'auteur reprend chacun en entrée et fournit sensiblement la même explication que pour le nom de lieu, ce qui redouble inutilement l'information; pour ces cas, un simple renvoi aurait suffi: voir Exeter/Exonian (p. 49) qui se suivent, Kittsian/Saint Christopher and Nevis (p. 78 et 120), Saint Vincent and the Grenadines (p. 121) et Vincentian (p. 141), etc. Certaines rubriques donnent lieu à des développements assez considérables (cf. California, Dutch, Earth, Hoosier, Israel, Texas).

L'examen du corpus révèle une certaine régularité de la dérivation, les suffixes *-an/-ian*, *-er*, *-ite* pour l'anglais et *-ain*, *-ien*, *-in*, *-ois* pour le français étant mis à contribution sans surprise. Dans plusieurs cas, l'usage n'a pas encore tranché définitivement de telle sorte que des doublets comme Alabamian/Alabaman, Aixois/Aquisextain, Devonian/Devonite, Nassauian/Nassauian, Saskatoonian/Saskatoonien viendront encore embarrasser l'usage, quoique l'auteur commente la valeur des variantes et opte presque toujours pour une forme qu'il privilégie, contribuant ainsi à fixer davantage les dérivés se retrouvant en entrée.

Au fil de la lecture, on découvre que certains gentils ont été élaborés en adjoignant les mots *ma(e)n* et *woma(e)n* au nom du lieu concerné. En conséquence, les habitants de l'île de Man sont des Manxmen et Manxwomen, ceux du Berkshire, des Berkshiremen et Berkshirewomen, ceux de Great Plains, des Plainsmen et Plainwomen... Pour l'île de Man, le français dispose de Mannois toutefois. Dans d'autres cas, l'élément *man* ou *woman* est disjoint: témoins, Man/Woman of Fife, habitant de Fife, région d'Écosse, Man/Woman of Kent (Angleterre), résident de Kent, etc. À la limite, il ne s'agit plus de gentils mais d'expressions, de périphrases à allure gentiléenne du type *habitant de X*, *personne qui réside à Y*, etc.

Quelques gentils ne cessent d'étonner par leur allure non prévisible tels Dunelmain, non expliqué, qui identifie la personne originaire de Durham City (Angleterre); Accidentals, ceux d'Accident au Maryland; Geordie, qui est le gentilé de Newcastle upon Tyne (Angleterre); Halluner Moat, habitant d'Helgoland, île de la mer du Nord; Salopian, résident du Shropshire (Angleterre). Le comble à cet égard est véhiculé par Emirian, gentilé d'Abu Dhabi, d'Ajman, de Fujayrah, de Ra's al-Khaymah et de Umm al-Qaywayn, toutes principautés de l'État des Émirats arabes unis! On ne peut guère aller plus loin dans l'homonymie gentiléenne. Pour d'autres dérivés, la graphie distingue arbitrairement des formes tirées de noms de lieux homographes comme Charlestown au Massachusetts et en Virginie-Occidentale qui ont respectivement donné lieu à Charlestoner et Charles Towner! Parfois, on se livre à de véritables acrobaties linguistiques comme pour OBtian,

dérivé d'Ocean Beach, secteur de San Diego (Californie) et Twin Citian qui identifie les gens de Winston-Salem en Caroline du Nord.

La nomenclature apparaît couvrir l'ensemble des noms de lieux importants du globe et même de l'espace, Dickson ayant pris soin de répertorier des lieux ou organismes qui n'ont donné naissance à aucune dérivation en anglais comme Bangkok, Beirut, Colombo (Ceylan), Commonwealth, Kinshasa, Newport News (Virginie), bien que le français, plus fécond sous cet aspect, dispose notamment de Bangkokien, Beyrouthin, Kinois. Pour ce qui est du Québec, on fournit Montréalais/Montrealer, Québécois (sic)/Québecer/Québecer pour la province, en escamotant la ville, Fidéen (Sainte-Foy) et Trifluvien (Trois-Rivières), en omettant Laval, ville plus peuplée que Québec, Longueuil, Gatineau, Saint-Léonard, LaSalle, Sherbrooke, plus importantes que Sainte-Foy, au douzième rang seulement pour la population au Québec, etc. Qui plus est, les gentils anglais, Lavaller, LaSaller, Sherbrooker, Verdunite, Brossardian existent notamment, sans que l'auteur en souffle mot. Pourquoi, en outre, avoir retenu Byetowner (lire Bytownner) et Ottawan, pour Ottawa, et avoir écarté *Outaouais*, largement attesté?

En dépit du soin apporté par l'auteur à la préparation de son livre, plusieurs erreurs en déparent la teneur, dont voici un bref échantillonnage: Algiers/Algerine/Algerois (p. 4) pour Alger/Algérien/Algérois; Fontainbleen (p. 15 et 52) pour Fontainebleau; Dijonese (p. 37) au lieu de Dijonnais; Québécois (p. 14) pour la forme doublement accentuée Québécois; Tresifleuvian (p. 134) comme équivalent anglais de Trifluvien alors que Trifluvian est bien attesté; Marsellais (p. 89) et Parisian (p. 109) pour Marseillais et Parisien; et Torontian (p. 133) pour Torontonien.

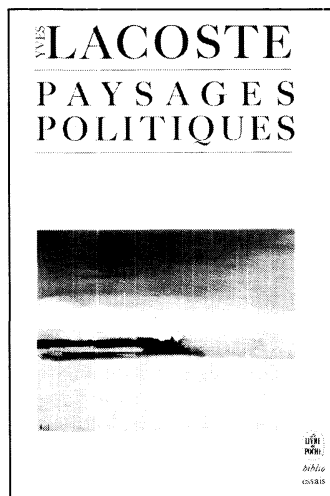
Malgré ces quelques réserves, mais qui n'entachent nullement la nécessité d'un tel instrument de travail, ce livre vient à son heure et rendra de grands services à la communauté anglophone américaine d'abord et mondiale ensuite tant par le vide qu'il comble dans le domaine gentiléen, les derniers travaux dignes de ce nom remontant aux années 1940-1950, que par le regroupement d'une matière autrement éparse et souvent difficile à repérer. La précieuse bibliographie qui clôt l'ouvrage offre plus de 90 références qui constituent autant de pistes de recherche pour l'amateur comme pour le spécialiste que fascine le merveilleux monde de la dénomination collective et auxquelles il convient d'ajouter les documents produits par l'Organisation des Nations unies sous le titre *Noms de pays et de leurs capitales avec les adjectifs de nationalité et unités monétaires*, lesquels recèlent maints gentils sous leur forme officielle.

Longtemps considérés comme un jeu de l'esprit accessible aux cruciverbistes, aux onomasticiens et autres logophiles passionnés de mots précieux et rares, «sauvages» suivant Maurice Rheims, auteur d'un *Dictionnaire des mots sauvages* (1969), les gentils trouvent ici leur juste place dans l'univers du langage. Paul Dickson contribuera sans nul doute à démythifier tout un pan du monde des noms propres qui, depuis quelques années, ont investi en assez grand nombre les dictionnaires de langue comme ceux consacrés aux onomastismes, quittant le ghetto des annexes, des addenda, des suppléments, pour faire l'objet d'entrées bien à eux. Il pose ainsi

une pierre lourde de conséquence pour l'édification d'une véritable discipline des dérivés toponymiques, geste dont il doit être chaleureusement remercié.

Jean-Yves Dugas
Commission de toponymie
Québec

LACOSTE, Yves (1990) *Paysages politiques*. Paris, Le livre de poche, 288 p.



C'est d'abord la fort belle couverture de l'ouvrage reproduisant le *Soleil couchant* de Nicolas de Stael (1955) qui piègea notre regard dans la librairie. Le nom de l'auteur, le titre et un trop rapide coup d'oeil à la table des matières devaient par la suite nous convaincre de passer à la caisse — la stratégie de mise en marché fonctionne à merveille. Mais disons d'emblée que la lecture fut décevante. Ce livre ne développe pas vraiment le thème annoncé par le titre. Il forme plutôt un assemblage composite de sept textes regroupés en trois parties inégales — *La carte et le paysage* (63 p.); *Penseurs d'espaces* (159 p.); et *Déserts et traversées* (44 p.) — précédées par une intéressante introduction intitulée *Le guide et l'exploration*. L'absence de conclusion témoigne bien du caractère hétéroclite de l'ensemble.

La première partie du livre compte deux textes. Un premier traite du hasard dans ses rapports avec la géographie. La carte est présentée comme «un outil anti-hasard» (p. 20) et l'appareil de l'État comme un initiateur de «diverses procédures de réduction des hasards» (p. 23). Le «savoir-penser l'espace» se pose alors comme un excellent moyen d'obtenir une certaine «maîtrise du hasard» pour faire une véritable géographie des risques à caractère prévisionnel. Mais c'est surtout le second texte intitulé *À quoi sert le paysage? Qu'est-ce qu'un beau paysage?* qui satisfait au titre de l'ouvrage. Ici, l'auteur s'intéresse au paysage «... en tant que regard sur une portion d'espace concret et en tant que spectacle» (p. 42). Comme on devait s'y attendre, Lacoste insiste sur l'intérêt stratégique des paysages — «l'observation des paysages sert, d'abord, à faire la guerre» (p. 56) — , sur la représentation de ceux-ci